

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 42

Artikel: Singulier dialogue
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223505>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
Pré-du-Marché, 7Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNEAbonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux II. 1160

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE TORRENT DE ST-BARTHELEMY

L n'est pas d'aujourd'hui que ce torrent fait parler de lui.
Voici un manuscrit trouvé à la cure de Champéry, dans lequel « Jean-Maurice Clémens, prêtre de Champéry et vicaire au Val-d'illye », raconte ceci : « L'an 562 selon Jacques Gauthier dans sa Chronique, et Marius, évêque de Lausanne, aussi dans sa chronique, le mont *Taurus* ou *Tauretunensis* qu'on appelle aujourd'hui le mont *Jorat*, au dessus d'Epinaisey, sur St-Maurice, ce mont, dis-je tomba cette année avec un tel fracas et désastre, qu'il détruisit non seulement le bourg et château qui étaient au pied de cette montagne avec ses habitants, mais cette chute prodigieuse ayant engorgé et supprimé pour quelque temps le cours ordinaire du Rhône (au point, à ce que j'ai vu dans une autre chronique, de faire regorger et remonter le fleuve jusqu'à Foully). Au temps du débâlement, le débordement et l'inondation furent affreux et si terribles, que le lac Léman ou de Genève en fut vivement agité dans une étendue de 60 milles de long (ce qui répond à 15 lieues ou heures de chemin) et de 5 lieues de large ; il déborda si loin de tous côtés, qu'il détruisit beaucoup de monde, de troupeaux, des églises, etc. Le pont et les moulins de Genève, et plusieurs personnes dans Genève. Trente moines (sans doute de l'Abbaye de St-Maurice d'Aguae), ayant eu la curiosité d'aller fouiller dans les décombres du Bourg et du Château que le mont Jorat avait ensevelis, où ils trouvaient de l'argent et du fer, etc., périrent tous par une nouvelle coulée de ce mont, comme le rapporte saint Grégoire de Tours, lib. 4, Hist. de France. »

Pour copie conforme : *Le Chroniqueur*.

Singulier dialogue. — As-tu reçu ma lettre ?

— Celle dans laquelle tu me parles des cent francs que tu m'as prêtés ?

— Précisément !

— Non, je ne l'ai pas reçue... !

Hum !... — Dans un restaurant, le patron s'approche d'un consommateur :

— Eh bien ! comment trouvez-vous nos biftecks ?

Le consommateur, concilier :

— Bien petits pour leur âge !



BRIMBORION ET LO PARADI

BRIMBORION l'étai ion de ellâo poûro bouéou de cououna, vetu dé z'hardes et que ne medzant pas adî quemet l'arant einviâ.

Quand l'a zu coumenâ, l'e zu à maître tsî Fifelette que s'arreindzive po lai bailli prâo d'ovrâdzo et pou dé gadzo.

Adon, lâi avâi dein lo velâdzo ion dé ellâo coo que sant pas menistre, m'a que prêdzant tot parâi.

L'autre dzo, l'a guegnâ Brimborion que volâive entrâ ô carbare, rappô à on gran dé sau que sé tegnâ dein sa garguette et que ne volâive pas décheindre ein avau.

— Acurâ-vâi ! mon poûro Brimborion, que lai a de, té faut arretâ de bâire et tê bonnâ on bocon. Aotramaint, te sarâi trâo crouio po allâ en Paradî. Te sarâi cinelliou ein eifai !

— Va ! l'a ripostâ Brimborion. Et mon maître Fifelette ? Sarâi-te bon po lo Paradî ?

— Pardîne ! bin sù ! L'est on brav'hommo ! Porqué ne lâi àodrâi-te pas ?

Brimborion sé gratte on momeint pè derrâi l'oroloch et fâ dinse :

— Eh bin nâ ! ne vûi pas allâ dein voutron Paradî ! Sarâi jam' fottû d'avâi onna menuta de bouna. Saré d'obedzi de fère tot l'ovrâdzo per amont. Ié cougnaiso prâo Fifelette ! Dévant dzo, mè deraf : « Allein, Brimborion ! l'est l'hâora ! Va sailli lo sélao ! (Avoué lhi, l'est adî l'hâora de fère oquie !) Te faut fère on gros fû, no sein ào tsau-temps ! Saré mimameint pas tranquillo po drum' ! Fifelette mè deraf devant la né : « Departez, Brimborion, te faut reintrâ lo sélao. Et pû, va queri la lena, la rionda, ào bin la lena dâo premi quartâ, ào bin la lena que n'a plie rein que lè duve cornes, ào bin onco la lena rossetta, ào bin la lena avoué on tsergno. » Lâi ein a on mouï de lene, pé lo Paradî ! Et lè z'étailes, l'est adî pî ! L'ein a de l'ovrâdzo po cein eintreni dé sorte ! Fifelette mè deraf : « Brimborion, te faut épêclia dâo carroon po poutsî lè z'étailes sta vêbra. No volliein fère 'na bella né. Té faut lè fère brelh' d'estra, l'est la fîta dâo quatorze ! Va queri na remasse et va rapertsî tota lè nioles que traînassant perque dévant. » Et pu, po fère lè z'einludze et lo tonnerro ? Mè foudrài grâissi lè grants sofflets, de veint, de bise, de dzoran, de vâodâire... L'est cein que dusse être dâo maquemôudo à manèyi ! Et po fère pétâ lo tonnerro, écliattâ lè z'einlûdze ! Te possiblîo ! Fifelette sarâi bin pâro crouio po mè comandâ : « Va fère onna grâla de grâla su lè Carrâïe, su lè vegne et su lè courtî. » Na ! na ! N'est pas on métî por mè. Vu laissâ ma pliaice ao Paradî à on autre. Vo poude revéindre mon beliet....

Et a-t-e que porquie Brimborion n'a pas voliu allâ ào Paradî. *Suzette à Djan-Samüet.*

Aménités conjugales. — Mme Pesson, d'un ton révèche, à son mari qui rentre de son cercle un peu plus tard que d'habitude :

— Je me demande le plaisir qu'on peut avoir à boire quand on n'a plus soif !

— Mon Dieu, ma chère amie, c'est sans doute un plaisir analogue à celui qu'éprouve à se regarder dans un miroir une femme qui n'est plus jolie.

L'AMOUR EN COLÈRE

GEORGETTE, as-tu brossé ma jaquette ? — Suis-je obligée de brosser tes vêtements ? On dirait que je suis ta domestique.

— Non, mais tu es ma femme, et, à ce titre, tu me dois les menus services qu'une épouse aimante est heureuse de rendre à celui dont elle porte le nom.

Mme Delarge haussait les épaules. Le ton gouailleur de Gustave avait le don de l'exaspérer. Si elle ne bondit pas, comme une tigresse, à la tête de son mari, c'est qu'en face de ce solide garçon, large d'épaules, haut en couleurs, un sentiment naturel de prudence lui commandait de rentrer ses griffes. Rien de plus salutaire qu'une telle crainte quand une petite femme

blonde et rose l'air plutôt timide et doux à l'ordinaire, se sent tout à coup, sous l'empire de la colère, muée en une véritable furie.

Tous les torts n'étaient pas du côté de Georgette. Gustave, lui aussi, portait une lourde responsabilité. Ce n'était pas toujours la petite femme blonde et rose qui donnait le signal des hostilités, mais assez souvent le gros garçon joufflu qui semblait prendre plaisir à provoquer à l'improviste une nouvelle scène.

Si Georgette, par hasard, ne s'était pas emportée au premier mot, il n'avait, pour susciter sans retard l'inévitable accès, qu'à ajouter :

— Comment ! tu ne montes pas aujourd'hui comme une soupe au lait ? Parole d'honneur ! ça m'étonne.

Il ne tardait pas à être servi à souhait. Georgette avait en réserve, pour la circonstance, un choix varié de vocables ironiques et blessants qui le transportaient à son tour en fureur. Avec quelques intermittences, comme les plus violents orages, la querelle se déchaînait pendant des heures, mais sans grands éclats de voix, de façon discrète, si l'on peut dire, car tous deux auraient été navrés si l'écho de leurs dissensions avait dépassé les limites de leur appartement.

Ils n'oubliaient pas, même quand l'irritation atteignait son paroxysme, qu'ils étaient cités en exemple dans la petite ville.

— Come ils ont l'air de s'aimer !... Quel gentil ménage ils font !

Si excités qu'ils fussent par moments l'un contre l'autre, ils tenaient à conserver cette réputation, que leur mainten, dès qu'ils avaient échappé au tête-à-tête et se trouvaient en société, ne pouvait que consolider. Ils avaient une façon si tendre de se regarder, ils se parlaient d'un accent si affectueux que, ma foi ! nul n'aurait soupçonné que ces deux époux, qui en étaient à leur troisième année de mariage, n'attendaient que d'être rentrés chez eux pour s'agir de reproches et de récriminations.

La jalouse — une jalouse réciproque — se chargeait de les remettre aux prises. Madame accusait Monsieur d'avoir montré trop d'emphase auprès d'une de ses amies qui, à tous les points de vue, ne la valait pas, et Monsieur d'un ton moins aigre, reprochait à Madame d'avoir prêté une oreille trop complaisante aux propos galants d'un vieux célibataire cacochyme.

Il n'en fallait pas plus pour rallumer le bran-don de la discorde... jusqu'au moment où, de guerre lasse, ayant épuisé leur répertoire d'épithètes venimeuses et malsaines, ils se jetaient au cou l'un de l'autre et s'embrassaient avec frénésie comme pour obtenir le mutuel pardon de leurs inconséquences.

— Mon cheri !... ma chérie !

Ils ne se lassaient pas de prononcer ces mots.

— Nous aimant comme nous nous aimons, s'écriait enfin Gustave, car nous nous aimons bien, n'est-ce pas ?...

— Oh ! oui.

— ...Pouvons-nous en arriver à de telles extrémités ?

— C'est ta faute, pourquoi...

— Pardon, Georgette, c'est toujours toi qui attaques.

Et voilà que, commencée par des baisers, la conversation s'achevait en dispute.

Malgré tous les raccommodements, une exis-